



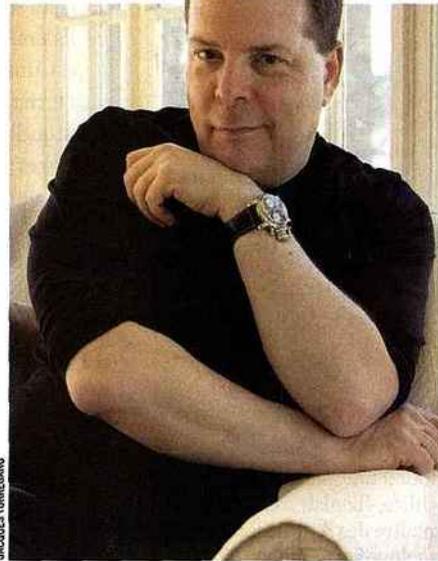
ENVIES
L I V R E S

ROMAN ÉTRANGER

Berlin, mon amour

*** CET INSTANT-LÀ, de Douglas Kennedy.

Il y a deux écrivains chez Douglas Kennedy : le tresseur de thrillers psychologiques, ces turbojets à lire d'un trait, et le faiseur de sagas, ces gros porteurs d'émotions et d'aventures. Cet automne, l'Américain creuse le second filon et nous transporte dans la valise d'un jeune écrivain atterrissant en pleine guerre froide dans le Berlin des années 60. Au pied du Mur, il trouve l'amour, ses délices et des orgues qui, sans être de Staline, n'en jouent pas moins avec une grande violence certaines musiques humaines. Le grand air de la solitude succède à celui de la création, que rejoint l'aria de la manipulation. Leur répondent les couplets de la culpabilité, de la trahison, du mensonge. L'amitié saupoudre le tout, née, comme certaines fleurs, du vide entre deux pavés. Entre Petra, l'Allemande de l'Est, et Thomas, le neveu de l'Oncle Sam, se tissent des liens compliqués et



JACQUES TOUREGANO

éternels. La passion s'en mêle, tout s'emmêle. On en pleure dans le métro. C'est tellement bon, les larmes sous la terre.
VALÉRIE LEJEUNE
Belfond, 493 p., 22,50 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen.

LE COUP de CŒUR
DU FIG MAG

L'art et les manières

Les voies de l'édition sont impénétrables : depuis plusieurs mois, le public est régulièrement assommé par voie de presse avec le livre d'un nommé Marien Defalvart, *Du temps qu'on existait (sic)*. Durant 20 pages, on pense à du Huysmans pour puceaux. Sur les 350 autres, le couperet tombe : c'est un nouveau Péladan pour retardés mentaux, qui ferait de la dyslexie intellectuelle, plongé dans un Larousse de 1870. Les idiots aiment les livres pleins de mots rares : ils pensent alors être intelligents, heureux de n'y rien comprendre. Pendant que la critique s'excite sur ce ridicule pensum, personne ne mentionne



le second roman de Mikaël Hirsch, apparu il y a un an avec un premier ouvrage plus remarqué, *Le Réprouvé*. Un livre plus loin, Hirsch

a avancé à pas de géant. Pascal Klein, fils de peintre, gagne merveilleusement sa vie en vendant ce qu'on nomme, faute de mieux, de l'« art contemporain » à des imbéciles qui trouvent cela fabuleux puisqu'ils n'y comprennent rien. Il file au Japon dans l'espoir de retrouver un Chagall ayant appartenu à son géniteur. Sous les néons de Tokyo, il pense à ses racines, à la vraie valeur de l'art. Hirsch est un maître pour écrire la ville. Dans *Le Réprouvé*, c'était le Paris des années 50. Ici, la capitale japonaise et les quais de Seine défilent avec une précision tranchée, en allers-retours splendides. Le style, nerveux, maigre, est un bonheur.

NICOLAS UNGEMUTH

Les Successions, de Mikaël Hirsch, L'Éditeur, 278 p., 18 €.

POCHE

Ces vieilles maîtresses...

Chez Finitude, le papier est velouté, le graphisme élégant, le livre cousu. Cette maison d'édition bordelaise goûte les œuvres bordelaises et les livres oubliés.



Dernière parution en dates : *L'art de choisir sa maîtresse*, de Benjamin Franklin. Dans ce recueil de textes irrévérencieux, écrits entre 1732 et 1781, l'auteur nous apprend à devenir un « compagnon

détestable », qu'être une maîtresse est un art qui ne s'acquiert qu'avec l'âge, que « tout ce qui boit de l'eau mérite d'être noyé ».

On lira avec profit ce petit traité de vertus décalées, aux antipodes de l'hygiénique sirop compassionnel qui sert de morale à nos contemporains.

PAULIN CÉSARI

*** L'ART DE CHOISIR SA MAÎTRESSE, de Benjamin Franklin, Finitudes, 110 p., 13,50 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie Dupin.

ROMAN

Arizona junior

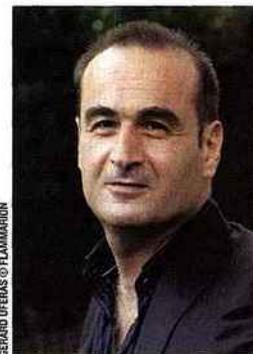
** LA LÉGENDE DES FILS, de Laurent Seksik.

Le rendez-vous est informel. Mais pour rien au monde, Scott Hatford ne le manquerait. Tous les matins, l'adolescent dévale le chemin qui mène à Rolder (à quelques miles de Phoenix) pour retrouver, le temps d'une étreinte, sa mère à l'arrêt de bus. Un moment furtif et tendre, loin de la violence d'un père tyrannique, détruit par la guerre de Corée. Dès les premières pages, on s'attache à ce garçon qui voudrait encore croire en une réconciliation. De sa langue aux accents lyriques (parfois même religieux), Laurent Seksik nous plonge au cœur des grands espaces d'Arizona en 1962.

Les missiles soviétiques menacent, JFK ne cède rien, Faulkner vient de mourir tandis que le public s'enthousiasme pour *West Side Story*. Baignées d'une intense lumière, ces pages suivent le chemin épique du pardon et de la rédemption.

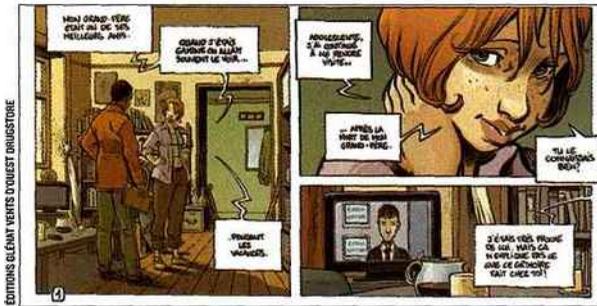
ISABELLE COURTY

Flammarion, 189 p., 17 €.



GÉRARD UFFENOS © FLAMMARION

**** EXCELLENT *** TRÈS BIEN ** BIEN * MOYEN ** À ÉVITER



BANDE DESSINÉE

Loisel de l'autre côté

*** LE GRAND MORT,
T. 3, Blanche, de Loisel,
Djian et Maillé,
Vent d'Ouest, 64 p., 13,50 €.

Quelle est loin et révolue l'époque où Régis Loisel dessinait *La Quête de Poiseau du temps* et *Peter Pan* ! Désormais installé à Montréal, le discret grand prix d'Angoulême 2002 s'est reconverti en scénariste mais n'a rien perdu de son talent. Déjà auteur d'une série sensible et truculente, *Magasin général* (six tomes, Casterman), il publie le troisième tome du *Grand Mort*, récit fantastique à suspense, mené de main de maître. Le « grand mort », c'est ce squelette humain géant qui, dans le « petit monde » parallèle, est le vestige d'un lien

mystérieux et ancien avec l'univers des hommes. Entre Bretagne et Paris, tout résonne d'abord comme une fable écolo sur la rupture des équilibres naturels, traitée sur un mode magique, au goût de déjà-lu. Mais l'aventure tourne vite à la course-poursuite haletante derrière l'insaisissable Pauline qui, après un voyage involontaire dans l'autre monde, est revenue enceinte d'une étrange enfant, aussi précoce qu'inquiétante. Le décor réunit d'une France plongée dans la récession et les épidémies complète l'ambiance de ce savoureux thriller rural-fantastique, dont le dessin (Vincent Mallié) n'est pas sans rappeler celui d'un certain... Régis Loisel.

THIBAUT DARY

POLAR

Le péril jaune

★ LE CHINOIS,
de Henning Mankell.

Mankell est un homme inquiet. Partageant depuis des lustres sa vie entre la Suède et le Mozambique, l'écrivain scandinave a observé avec effroi la colonisation sauvage de l'Afrique par les héritiers de Mao. La Chine lui fait peur. Au point de consacrer au péril jaune un gros roman noir. Malheureusement, les bons sentiments ne font pas toujours les meilleurs thrillers. Ni les analyses géopolitiques,

les suspenses les plus haletants : après un début prometteur (un massacre dans un hameau nordique assommé par un froid de gueux), Mankell – désormais sans Wallander pour le cadrer – laisse vite patauger l'enquête dans la poudreuse pour nous



entraîner dans les méandres d'un roman filandreur sur la scène mondiale actuelle, loin des grands polars qui ont fait sa renommée. Coup de mou passager ? PHILIPPE BLANCHET
Souil, 570 p., 22 €. Traduit du suédois par Rémi Cassaigne.

PAGES COORDONNÉES PAR NICOLAS UNGEMUTH

Frédéric
Beigbeder

Une nouvelle Fêlure



Sur la couverture de ce petit livre, il y a une photographie en noir et blanc représentant trois garçons crâneurs, déguisés en adultes, qui portent des vestes, des cravates et fument des cigarettes en prenant un air méchant. Au dos est imprimée une phrase : « *Si c'est une maison, il en manque des parties.* » Ce bréviaire m'intrigue depuis que je l'ai reçu : c'est rare, un livre qui vous attire comme un aimant. J'ai l'impression de découvrir un grimoire sacré, comme autrefois le *Rose poussière* d'un autre Jean-Jacques (Schuhl).



Incipit : « *Par la fenêtre, on voit les palmes qui ondulent comme ondulent avec de longues pauses les ailes des oiseaux marins.* » Jack Kerouac meurt le 21 octobre 1969 à Saint Petersburg en Floride, « entre boîtes de bière et téléviseur ». Bonvin n'a pas choisi cette date au hasard : selon lui, c'est celle de la fin des illusions, du « *rêve cassé sec* ». Neal Cassady est mort quinze mois plus tôt, à l'âge de 41 ans ; Malcolm Lowry douze ans avant, à 48 ans ; Dylan Thomas encore quatre ans en arrière, âgé de 39 ans, après une ultime cuite au White Horse. Ginsberg et Burroughs attendront 1997 pour tirer leur révérence. Je comprends pourquoi Simon Liberati admire cet hommage d'un Suisse à la Beat Generation : il a la même précision macabre, le même désespoir scintillant que son *Jayne Mansfield 1967*. Les années 60 ont aujourd'hui cinquante ans, et Bonvin en a dix de plus. Les « *excessifs inconditionnés* » semblent bien obsolètes en 2011. Cette bande de poètes toxiques a suffisamment été récupérée par Johnny Depp et Sean Penn, le rock, la pop, les clips, la publicité et Hollywood : leur révolte est devenue une industrie. Ah ! au fait, *On the road* sera un film de Walter Salles produit par Coppola l'année prochaine. Il y a un demi-siècle, le mot « Freedom » n'était pas encore un titre de roman pour bobos. C'était un besoin physique : la liberté était une conquête. Certains étaient prêts à se sacrifier pour elle. « *Vite finir mais finir après des millions de miles et le soleil dans les yeux au travers du pare-brise sur l'asphalte noir.* » Et puis les années ont coulé sur New York, « *la ville où ce qui pouvait leur arriver de mieux touchait à sa fin* ». *Ballast* est un poème en prose, une ode en forme de capsule spatio-temporelle venue des sixties pour nous prévenir : attention, chers habitants du futur, n'oubliez pas notre rêve, même s'il était impossible ; n'oubliez pas qu'il faut espérer avant de mourir. *Ballast* est une nouvelle *Fêlure* – malheureusement c'est peut-être la nôtre.

Ballast, de Jean-Jacques Bonvin, Allia, 61 p., 6,10 €.